

Ah ! on ignore trop, en général, ce qu'un livre coûte de travail à son auteur ! Longues études, patientes recherches, journées de fatigue et nuits sans sommeil ! Chacune de ces pages — que vous lisez assez souvent d'un œil indifférent et peut-être moqueur — représente une des fibres de notre vie. Ces strophes, d'une allure si facile qu'on dirait qu'elles se sont faites toutes seules, ont tenaillé le cerveau et le cœur de celui qui les a écrites, avant de s'envoler, caressantes et douces, vers votre œil distrait ; elles l'ont fait pleurer avant de vous donner une tranquille émotion !

Regardez entre chacune de ces lignes qui vous parlent quelquefois si gaîment pour solliciter votre rire joyeux, vous verrez surgir la vision d'une mansarde sans feu, peut-être d'une journée sans pain. A travers ces somptueuses descriptions de riches demeures, d'appartements luxueux, de banquets, de bals et de festins, vous verrez la face grimaçante et la main décharnée de la pauvreté et de la misère sans espoir. Et c'est dans cette douleur, dans cette souffrance de tous les jours et de toutes les nuits qu'est née cette page souriante, toute frémissante encore des sanglots qui l'ont secouée, humide aussi, très souvent, des larmes qui l'ont trempée !

Ah ! les lettres ne constituent pas un métier comme les autres métiers ; on ne l'embrasse pas et on ne le quitte pas à son gré. C'est une véritable vocation ; elle a ses appelés : il faut qu'ils répondent ; il faut qu'ils viennent, à son jour, à son heure. Elle a ses passionnés, comme la mer qui captive le matelot et le retient dans les mille replis de ses ondes caressantes ou courroucées. Quand je songe à l'homme qui s'est donné à la littérature, je me rappelle toujours ces strophes que j'ai lues dans ma jeunesse et dans lesquelles un poète dont je ne sais plus le nom a essayé de peindre la passion du marin pour l'élément qu'il a choisi :

LA MER.

La mer ! à moi la mer et sans fond et sans rive,
La mer ! vaste pâture au cœur audacieux ;
La mer, qui dans ses bras tient la terre captive
Et mêle son abîme à l'abîme des cieux !

La mer, calme et riante où l'azur se reflète,
La mer, comme un enfant jouant dans son berceau ;
La mer où je naquis dans un jour de tempête,
La mer, sein maternel, tu seras mon tombeau !

O mer, je ne veux pas d'un autre cimetière ;
Quand la monette aura chanté sur mon trépas,
Quand les plis de tes flots m'auront fait un suaire,
Sur le bord détesté ne me rejette pas !

La terre à mon sommeil serait dure et pénible ;
Jalouse de garder les cendres d'un anant,
Ne cède qu'à l'appel de la trompe terrible
Et ne me rends qu'au jour du dernier jugement !

Telle est la vocation de l'homme de lettres. Elle empoigne son existence ; elle commande, il faut marcher. Obstacles, défenses, découragement,